

Plurivocité de l'athéisme

Anne Staquet

Université de Mons

La Belgique est réputée aujourd'hui une place forte de l'athéisme. Cela s'explique par divers facteurs, que mettront en évidence plusieurs chapitres de cet ouvrage. Toutefois, sans nier l'importance de la guerre scolaire, et du cours de morale laïque qui s'en est suivi dans l'enseignement officiel, ni l'importance des institutions de la laïcité, qui ont parfois été associées à une promotion de l'athéisme, je voudrais pour ma part mettre en évidence d'autres éléments.

D'une part, si l'athéisme peut être relativement bien accepté aujourd'hui en Belgique, c'est parce qu'il n'a conservé de ses divers sens que celui métaphysique, qui était auparavant tout à fait marginal. Aujourd'hui, être athée, c'est nier l'existence d'un être suprême qui préside à la destinée des hommes et du monde. Or, si ce sens n'a jamais été totalement absent dans l'histoire, il ne revêtait auparavant qu'une très faible importance et, aux siècles précédents, comme aujourd'hui encore dans d'autres pays, être athée signifie tout autre chose. D'autre part, à cause du contexte social et politique qui ne tolérait pas l'athéisme et du fait des connotations très négatives souvent intimement liées à ce concept, il y a dans l'histoire bien des athées qui ne se déclarent pas comme tels. Une erreur trop souvent commise par les historiens et les passionnés d'histoire a été de ne prendre en compte que l'athéisme revendiqué comme le véritable athéisme. C'est cette méprise qui a pu faire croire qu'il n'existait pas d'athées avant la Révolution française. Je m'attarderai sur ces thèmes au cours de ce chapitre. Ils permettront de voir que l'athéisme est foncièrement multiple et que, de même, les athées ont pu recourir à des stratégies variées. Je conclurai en montrant que l'athéisme moderne n'a nullement le caractère tragique qu'on imagine.

Quatre conceptions de l'athéisme

Pour comprendre un concept, quel qu'il soit, il n'est jamais inutile de se pencher sur son histoire. Mais c'est peut-être encore plus pertinent encore pour la notion d'athéisme, tant sa signification a évolué au fil du temps.

Il me semble qu'à travers l'histoire, l'athéisme a revêtu quatre significations différentes : l'indifférence à l'égard des pratiques religieuses, l'invective, le sens moral et le sens métaphysique.

Ces conceptions ne s'excluent pas et, au contraire, s'entremêlent généralement, l'une ou l'autre dominant selon les époques.

Le premier sens est ce qu'on appelle parfois l'athéisme indirect ou pratique. Aussi étonnant que cela puisse nous sembler aujourd'hui, à l'époque moderne pourra être considéré comme athée celui qui ne met pas assez de conviction dans l'accomplissement de ses devoirs religieux. Ceux qui ne vont pas régulièrement à l'office vont ainsi se voir soupçonnés d'être athées, quelles que soient leur croyance profonde et les raisons de leur absence de ferveur à accomplir leur devoir sacré.

Pour le comprendre, il faut garder en mémoire deux caractéristiques des siècles précédents. D'une part, le fait d'être religieux n'est pas une option. Certes, avec les guerres de religion à la Renaissance, la religion devient un choix, mais si choix il y a, c'est uniquement pour les monarques. On devine d'ailleurs que les questions de stratégie politique y jouent un rôle plus important que la foi proprement dite. Quant au peuple, il est de la religion de son roi ou, comme l'exprime ironiquement Descartes, de la religion de sa nourrice. En outre, si pour quelques rares privilégiés, il y a possibilité de choisir entre la religion catholique et protestante, le choix s'arrête à cette alternative. Pas question d'opter pour une autre religion et, encore moins, pour aucune. D'autre part, pour la population en général, l'athéisme n'est alors pas tant une question de foi qu'une question de comportement social.¹ Garder à l'esprit l'aspect profondément social de la religion permet de comprendre pourquoi toute offense envers la religion peut être qualifiée d'athéisme. Ainsi, à l'époque moderne, des voleurs ont été condamnés pour athéisme, parce qu'ils avaient volé dans une église ou parce qu'ils avaient enfreint cette loi le jour de Noël. Ils témoignaient de ce fait de leur mépris envers la chose sacrée. Et il ne fait aucun doute que l'accusation d'athéisme était plus grave et ô combien plus infamante que celle de vol, même si généralement toutes deux menaient à la peine capitale.

Le second sens que revêt le qualificatif d'athéiste – comme on disait alors – est celui de l'invective.² Remarquons qu'il n'est pas réservé à ceux qui ne prennent pas en considération l'existence d'un Dieu. Il suffit d'avoir une conception religieuse différente pour se voir qualifier d'athée.³

¹ On retrouve un peu ce sens dans les pays très croyants, comme, en Occident, les États-Unis ou l'Allemagne, où fréquenter une église est aussi une preuve d'intégration et d'appartenance à une communauté et pas avant tout une question de foi. Lorsque j'ai vécu en Allemagne, on m'a ainsi conseillé, pour mon intégration, de fréquenter une paroisse et l'objection selon laquelle j'étais athée a semblé ridicule à ceux qui me faisaient cette suggestion : l'un n'empêchant pas l'autre.

² Nous avons étudié ce sens à propos du qualificatif de « libertin » dans l'ouvrage que j'ai édité avec Thomas Berns et Monique Weis, *Libertin ! Usages d'une invective au XVI^e et XVII^e siècle*, Paris, Garnier, Classique, 2013. Ce qui y est vu à propos de l'utilisation du terme « libertin » vaut *mutatis mutandis* pour celui du d'« athée ».

³ C'est la raison pour laquelle, dans l'Antiquité, les chrétiens ont pu être considérés comme athées, du fait qu'ils vénéraient un Dieu qui s'était incarné et était mort. Cf. Georges Minois, *Histoire de l'athéisme*, Paris, Fayard, 1998.

Ainsi, les membres des diverses confessions se traitent régulièrement d'athées, tout particulièrement entre catholiques et protestants. Ce qui peut nous paraître bien étrange se comprend quand on pense qu'ils sont considérés comme niant le vrai Dieu, celui de la vraie religion. « Athée » est donc la parole qui dénigre l'autre.

Si on veut se rendre compte de ce que cela représente aujourd'hui dans l'ordre du dénigrement et de l'accusation, il faut imaginer quelque chose de semblable à l'adjectif « négationniste ». Non seulement la personne qualifiée de la sorte est profondément marquée, mais cette tache est en quelque sorte contagieuse. Qu'il s'agisse ou non de calomnie, il vaut mieux se tenir éloigné d'un tel individu pour éviter d'être socialement contaminé. Cette injure a en quelque sorte le pouvoir d'infecter, autrement dit, de placer les personnes salies dans la même position que les lépreux d'avant.⁴

Cette stratégie est d'autant plus intéressante que non seulement il est presque impossible de se laver d'une telle souillure, mais surtout, traiter autrui d'athée, c'est aussi affirmer et affermir son orthodoxie en manière de foi. Et dans un contexte où l'on est facilement soupçonné de ne pas avoir une foi droite et juste, c'est une stratégie qui n'est pas sans comporter certains avantages.

D'un point de vue méthodologique, cela signifie que, s'il faut ne pas limiter les athées à ceux qui se déclarent tels, il est tout aussi essentiel de prendre garde à ne pas considérer comme athées tous ceux qui se font traiter comme tels.

Le troisième sens de l'athéisme est sans aucun doute le plus étendu. L'idée que l'athéisme est avant tout une perversion morale est largement répandue depuis l'Antiquité⁵ jusqu'à aujourd'hui. L'idée sous-jacente est qu'il n'est pas concevable que des personnes se comportent correctement en société sans croire à l'existence d'un Dieu qui peut récompenser ou punir par le paradis et l'enfer. Autrement dit, si les hommes se conduisent bien en société, il semble que ce soit essentiellement, ou peut-être même uniquement, parce qu'ils veulent gagner le paradis et éviter l'enfer.

⁴ Dans son article « 'Athée' au début de l'époque moderne : une accusation irréfutable » [in Anne Staquet (éd.), « Athéisme (dé)voilé aux temps modernes », Bruxelles, Presses de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, 2013, pp. 13-23], Jean-Pierre Cavallé compare la charge morale contre les athées à celle que revêt aujourd'hui la pédophilie : « Ainsi livre-t-on les pédophiles aux mains des psychiatres avec le même dégoût et la même angoisse panique que l'on remettait l'athée présumé aux mains des bourreaux. » (p. 20) Si le parallèle est intéressant, il me semble moins bien fonctionner dans la mesure où il s'agit d'un comportement, de sorte qu'il peut être prouvé et réfuté, contrairement à l'athéisme et au négationnisme, qui sont de l'ordre de la croyance.

⁵ On peut en effet lire en ce sens la condamnation de Socrate. Les chefs d'accusation à son encontre sont : « ne pas reconnaître les mêmes dieux que l'État [...] introduire des divinités nouvelles et [...] corrompre la jeunesse ». On comprend que l'idée d'introduire des divinités nouvelles peut être vue comme une condamnation de l'athéisme au sens second tel que défini plus haut et que corrompre la jeunesse peut avoir à faire avec le sens moral de l'athéisme. Il n'y a certainement pas que cet élément dans cette condamnation, mais il est aussi réducteur d'en nier l'aspect d'athéisme.

À en croire Georges Minois⁶, cet amalgame a été créé de toutes pièces dans l'Antiquité grecque. La première condamnation violente des athées viendrait en fait des oracles qui, se trouvant menacés de chômage par le développement des sectes philosophiques, ont formé une cabale et ont conspiré, afin de faire apparaître les philosophes sous un mauvais jour. Cela aurait abouti en - 432 au décret de Diopéithès.

Comme on le voit, l'amalgame sert avant tout à provoquer une condamnation de l'athéisme et il est de nature politique autant que religieuse. Mais cela va plus loin. Dans la mesure où l'athéisme est considéré comme indissociable de comportements sociaux inadaptés et dangereux, il ne pourra jamais être acceptable. Autrement dit, tant que cette vision reste dominante, même la société la plus tolérante ne pourrait jamais, au risque de se dissoudre, admettre les athées en son sein.

Il faudra attendre la fin du XVII^e siècle pour que Pierre Bayle s'attaque avec méthode à cet amalgame. S'il est celui qui a le plus directement remis en question cette idée toute faite et qu'il a, dans ses *Pensées diverses sur la comète*⁷, livré une véritable charge pour défendre l'athéisme en montrant que les athées, considérés comme les monstres par excellence, sont bien plus acceptables que les superstitieux et les idolâtres, tolérés pourtant sans difficulté par les sociétés chrétiennes. Toutefois, il est loin d'être le seul à avoir, à l'époque moderne, défendu l'idée de la possibilité d'athées vertueux.⁸ Il est cependant le premier à avoir explicitement affirmé qu'une société d'athées serait viable. On mesurera mieux son audace en relisant cette affirmation de son contemporain : « Si l'athéisme ou le déisme eussent régné dans les premiers siècles, il y a longtemps que le monde serait détruit, bien loin d'avoir pu durer une éternité entière dans cette opinion. »⁹

Cette association perdure. Elle est encore présente au XVIII^e, sous la plume d'un penseur aussi éclairé que Voltaire, qui, dans son *Dictionnaire philosophique*, parle de l'athéisme et du fanatisme comme de « deux monstres qui peuvent dévorer et déchirer la société »¹⁰.

⁶ Georges Minois, *Histoire de l'athéisme*, op. cit.

⁷ La première édition date de 1680.

⁸ Sur cette question, je renvoie à mon article « De l'athée vicieux à l'athée vertueux : genèse du démontage d'une idée toute faite » dans *Libertinage et philosophie à l'époque classique (XVI^e-XVIII^e siècle)*. Pierre Bayle et les libertins, n° 15, 2018, pp. 59-79.

⁹ Michel Mauduit, *Traité de religion contre les athées, les déistes et les nouveaux pyrrhoniens* [1677], Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 1996, chapitre 11, p. 238 ; cité par Bayle dans *Pensées diverses sur la comète*, Paris, Garnier-Flammarion, 2007, § 181, p. 381.

¹⁰ Voltaire, *Dictionnaire Philosophique*, Paris, Garnier-Flammarion, Folio classique, 1994, article « Athée », section première. Il est vrai que Voltaire tempère immédiatement son sujet sur l'athéisme : « mais l'athée, dans son erreur, conserve sa raison qui lui coupe les griffes et le fanatique est atteint d'une folie continuelle qui aiguise les siennes ». Mais cela ne contredit pas mon propos, qui consiste à montrer comment, durant toute l'époque moderne, l'association entre l'athéisme et l'immoralité est courante.

En outre, il n'est pas rare de la retrouver encore aujourd'hui. Diverses études montrent, en effet, qu'aux États-Unis, l'athée reste celui dont il faut se méfier, justement parce qu'il ne peut avoir un comportement moral.¹¹

Il ne fait aucun doute que cette conception morale de l'athéisme dépasse très largement le quatrième sens, la conception métaphysique, qui fait de l'athéisme une simple négation de l'existence d'un être transcendant. Je ne m'étendrai pas sur cette conception dans la mesure où elle correspond au sens actuel le plus courant. Il suffit de rappeler, comme on le verra, que cette conception se retrouve aussi à toutes les époques.

Pourquoi pense-t-on l'athéisme si récent ?

Si on a pu affirmer qu'il n'y a pas d'athéisme avant les Lumières, c'est en grande partie parce qu'on a limité l'athéisme à son sens métaphysique actuel. Dès que l'on prend en compte la grande plurivocité de la notion, on peut bien davantage concevoir que l'athéisme est présent à d'autres époques.

On lit parfois qu'il était inconcevable pour les modernes de même simplement penser à l'athéisme tant ils vivent dans un monde dominé par la religion, ou, pour reprendre la formule de Raoul Vaneigem¹², tant ils « baignent dans la foi comme les sardines dans l'huile ». ¹³ Or, l'idée que les Anciens et les Modernes n'avaient pas les outils conceptuels pour concevoir un monde athée, quoique répandue, est peu crédible. En effet, d'une part, cela revient à les considérer a priori comme

¹¹ « Rather, Americans construct the atheist as the symbolic representation of one who rejects the basis for moral solidarity and cultural membership in American society altogether. » Michael Hout, et Claude Fischer, « Religious Diversity in America, 1940–2000 », dans *A Century of Difference Working Paper*, University of California at Berkeley, Berkeley, CA. Retrieved, 2005. (à consulter sur www.researchgate.net). Une autre étude montre également que les Américains craignent que le pays décline si leurs concitoyens perdaient leur foi : Steve Farkas, Jean Johnson et Tony Foleno, with Ann Duffett and Patrick Foley, « For Goodness' Sake: Why So Many Want Religion to Play a Greater Role in American Society », New York, *Public Agenda*, 2001. Sur cette question, on consultera aussi avec intérêt Penny Edgell, Joseph Gerteis et Douglas Hartmann, « Atheists as « Other » : Moral Boundaries and Cultural Membership in America Society », *American Sociological Review*, 2006, n° 71, pp. 211-234.

¹² L'expression initialement de Raoul Vaneigem est reprise par Alain Mothu dans son article « Pour en finir avec les libertins », *Les Dossiers du Grihl* [Online], Les dossiers de Jean-Pierre Cavaillé, Libertinage, athéisme, irrégion. Essais et bibliographie, Online since 09 September 2010, connection on 02 January 2021. URL : <http://journals.openedition.org/dossiersgrihl/4490>

¹³ C'est la thèse fort célèbre de Lucien Febvre à propos de la Renaissance. Cf. *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1942, rééd. 2003]. Bien qu'elle ait longtemps constitué la vulgate, elle est fortement remise en cause. Cf. notamment l'article de François Berriot « Remarques sur l'athéisme au XVI^e siècle en France », dans Anne Staquet (éd.), *Athéisme (dé)voilé aux temps modernes*, Bruxelles, Éditions de l'Académie royale de Belgique, 2013, pp. 163-175. Notons qu'avant Febvre, Henri Busson avait déjà montré l'existence d'un athéisme à la Renaissance. Son ouvrage *Les sources et le développement du rationalisme dans la littérature française de la Renaissance. 1533- 1601* date de 1922. Une édition augmentée a été publiée en 1971 chez Vrin sous le titre *Le rationalisme dans la littérature française de la Renaissance. 1533- 1601*.

particulièrement idiots, puisqu'incapables d'utiliser la négation lorsque certaines idées sont en jeu. Et, d'autre part, cela n'a guère de sens à propos des Anciens, puisqu'il ne fait guère de doute que certains, tel Épicure, étaient athées. Celui-ci ne niait certes pas directement l'existence des dieux, mais il les avait exclus de la vie des hommes, ce qui revient au même. Or, la Renaissance ayant provoqué un important retour aux auteurs de l'Antiquité, les modernes se retrouvaient nécessairement confrontés à de telles pensées.

Un obstacle plus sérieux pour considérer un athéisme précoce tient sans doute aux techniques de l'historiographie moderne. Celle-ci, en effet, accorde à l'objectivité et à l'importance des preuves des rôles capitaux. Cela a pour conséquence d'amener à négliger tout ce qui n'est pas explicite. Or, étant donné les conditions sociopolitiques de l'époque, et le fait que la revendication de l'athéisme peut au Moyen Âge et à l'époque moderne mener au bûcher ou, à tout le moins, à l'exclusion de la société, il est logique que les auteurs aient présenté leurs visions athées de manière discrète et sans que cela exclue de nombreuses références à Dieu et à la Bible. On peut même penser que, plus un propos est scandaleux, plus les références orthodoxes seront importantes.¹⁴

Or, qualifier de croyants tous ceux qui font référence à Dieu, sans analyser plus profondément l'importance que Dieu joue dans leur conception du monde, voire ce que Dieu signifie dans leur système, est particulièrement trompeur lorsque l'époque ne permet pas de s'affirmer athée sans danger.

En outre, la domination du sens moral de l'athéisme à travers l'histoire, et particulièrement à l'époque moderne, implique que l'athéisme est impossible à revendiquer, voire qu'il est quasiment impossible de se penser en ces termes. Qui en effet se déclarerait profondément pervers ? Qui même va se penser athée, si la notion d'athée signifie immoral ou, mieux, incapable de se comporter moralement ? N'oublions pas que le sens moral domine fortement sur le sens métaphysique. Même s'il ne faut pas négliger les conséquences catastrophiques d'une condamnation, cette conception dominante de l'athéisme suffit à elle seule à expliquer l'absence de revendication directe. S'avouer athée, ce serait non seulement se mettre en danger, mais aussi se couvrir d'une tache indélébile et se faire mettre au ban de la société. Cela ne signifie bien sûr pas que l'athéisme était inconcevable alors. Simplement, il se pensait sous d'autres appellations : « déniaisés », « esprits forts »¹⁵, « esprits es-

¹⁴ C'est la conclusion à laquelle j'aboutis dans mon étude du *Léviathan* de Hobbes : *La ruse du Léviathan*, Paris, Hermann, 2013.

¹⁵ Cf. à ce propos, *De la Sagesse* de Charron [1601], éd. B. de Negroni, Paris, Fayard, 1986 et les *Considérations politiques sur les coups d'État* de Gabriel Naudé [1639] Paris, Gallimard, Le Promeneur, 2004.

cartez »¹⁶ ou ces penseurs peuvent, par exemple, se déclarer « guéris du sot », « guéris des erreurs populaires ». ¹⁷

Il s'agit donc de se rappeler combien une histoire de l'athéisme sera faussée si elle ne tient compte que du sens contemporain de l'athéisme et oublie les conditions qui font que l'athéisme va prendre d'autres formes qu'une affirmation pure et simple.

Stratégies des athées

Au-delà de ses diverses significations, l'athéisme va prendre aussi de nombreuses formes. Il faut tout d'abord de comprendre qu'il ne faut pas simplement nier l'existence de Dieu pour être athée. Autant il est dans les mœurs actuelles de prendre quelques éléments d'une religion, de les mélanger à d'autres et de combiner cela avec quelques éléments de sagesse populaire ou orientale pour créer sa propre spiritualité, autant cette conception était inacceptable auparavant. La religion est un tout et il s'agit d'en accepter l'intégralité. Cela signifie que toute contestation d'un élément important de la religion peut être une forme d'athéisme, que ce soit l'existence des enfers, les miracles ou l'immortalité de l'âme. Naudé est très clair à ce propos :

L'Italie est pleine de libertins et d'athées et de gens qui ne croient rien, et néanmoins le nombre de ceux qui ont écrit de l'immortalité de l'âme est presque infini ; mais je pense que ces mêmes écrivains n'en croient pas plus que les autres ; car c'est une maxime que je tiens pour certaine que le doute qu'ils ont est une des premières causes qui les oblige d'en écrire, joint que tous leurs écrits sont si faibles que personne n'en peut devenir plus assuré ; mais au contraire au lieu d'instruire ils sont propres à faire douter de tout.¹⁸

¹⁶ « Mais les troisièmes, qui sont les raffinez, sont les esprits escartez, c'est-à-dire qui ne vont pas *le grand chemin battu par la populace*. Tel fut Socrate parmy les Grecs, Sénèque entre les Latins, et Charron entre les François. Il veut dire que la plus grande sagesse qui soit au monde, *c'est de ne tenir pas le grand chemin, mais, d'aller par des sentiers escartez*, ne juger jamais suivant le sens commun, aller toujours à costé, biaiser, et se former une nouvelle route, tant en matière d'affaires, que de sciences et de religion ». Cette citation est tirée de la *Doctrine curieuse* du père Garasse [1623-1624], pp. 27-29 et est citée par Françoise Charles-Daubert, « Le libertinage et la recherche contemporaine », *XVII^e siècle*, 1985, n° 149, p. 411.

¹⁷ Notons que ce n'est pas forcément parce qu'ils utilisent ces formules qu'ils se déclarent athées. Ils peuvent se considérer libres d'esprit sans aller jusqu'à l'athéisme.

¹⁸ *Naudaena et Patiniana ou singularités remarquables prises des conversations de mess. Naudé et Patin*, Paris, 1701, pp. 38-39 ou 46-47 ; cité par Jean-Pierre Cavaillé, *DIS/SIMULATIONS. Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon et Torquato Accetto. Religion, morale et politique au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion éditeur, 2002, p. 201.

Non seulement on peut mettre en cause la religion en en attaquant un des fondements, mais on peut le faire en faisant mine de la défendre. Puisque l'attaque directe de la religion ne peut que mener à la perte, il faut recourir à la ruse pour s'y atteler.

Il y a aussi bien d'autres manières de revendiquer l'athéisme. Parmi celles-ci, la plus évidente est certainement la clandestinité. Elle consiste à se découvrir athée auprès de ses proches – ou plus exactement de ceux qui peuvent l'envisager sereinement – sans l'affirmer publiquement.¹⁹ Il est évidemment particulièrement difficile pour l'historien de repérer ce type d'athéisme, les documents manquants et les témoignages n'étant pas fiables. Mais on en trouve un exemple frappant avec le curé Meslier, qui fit une confession de foi posthume, dans laquelle il avoue explicitement son athéisme.²⁰

La pseudonymie peut aussi faire partie des tactiques utilisées. Sur la question de l'athéisme, on en trouve un très bel exemple avec le *Theophrastus redivivus*, texte anonyme de 1659, dont aujourd'hui encore l'identité de l'auteur reste inconnue.²¹ Toutefois, le recours à des pseudonymes est risqué, car il suffit souvent d'une indiscretion ou d'une enquête bien menée pour livrer l'auteur à la vindicte populaire, religieuse et judiciaire.

Plus prudent est certainement de recourir à diverses stratégies d'équivoque et de dissimulation.²² Comme les lecteurs ont tendance à projeter dans les textes leurs propres conceptions, celles-ci ont l'avantage de s'adresser simultanément à divers publics : les croyants y voyant une affirmation de leur foi, les athées un signe d'athéisme chez l'auteur. Le plus bel exemple est certainement la formule magnifiquement équivoque attribuée à Théophile de Viau : « Qui craint Dieu ne craint rien »²³. La maxime est d'une ambiguïté rare. Les catholiques vont comprendre immédiatement le passage comme le fait que, si l'on craint Dieu et que, par conséquent, on se conduit tel que la religion enjoint de le faire, on n'a rien à craindre après la mort, puisque, Dieu étant bon et juste, il nous

¹⁹ Le lecteur intéressé par ces questions pourra consulter la revue *La lettre clandestine*. La question de l'athéisme fait partie des thématiques régulièrement abordées.

²⁰ Son œuvre, datant de 1729, a récemment été rééditée : Jean Meslier, *Œuvres complètes*, éd. Theurgia, Las Vegas, 2018, 2 vol.

²¹ Le *Theophrastus* n'est toujours pas traduit ni en français ni en anglais. On en trouve toutefois une traduction italienne, réalisée par Gianni Paganini et Guido Canziani chez Franco Angeli, Florence, 1983. En français, on pourra consulter l'ouvrage de Nicole Gengoux, *Un athéisme philosophique à l'âge classique : le Theophrastus redivivus, 1659*, Paris, Honoré Champion, 2014.

²² Le lecteur intéressé par celles-ci pourra consulter l'ouvrage de Jean-Pierre Cavaillé, *DIS/SIMULATIONS, op. cit.*, ainsi que mon livre *Descartes et le libertinage*, Éditions Hermann, Paris, 2009.

²³ La formulation semble remonter à une pièce anonyme défendant Théophile de Viau : *Larmes de Théophile prisonnier sur l'espérance de sa liberté*, Paris, 1624.

permettra de vivre au paradis. Mais l'expression est aussi devenue un leitmotiv des athées. En effet, dans la tournure, Dieu et rien ne sont placés exactement sur le même plan et, de ce fait, peuvent être considérés comme équivalents.

Dans *La mort d'Agrippine*, datant de 1654, Cyrano de Bergerac reprendra d'ailleurs la formule en explicitant les deux sens. Il transpose cependant le propos à l'égard des dieux païens, autre stratégie couramment usitée, puisqu'une attaque à l'égard des divinités antiques va être bien plus aisément acceptée. On remarque toutefois que ce qui est dit de ces dieux pourrait tout aussi bien valoir pour le Dieu chrétien.

TERENTIUS : Respecte et crains des dieux l'effroyable tonnerre.

SEJANUS : Il ne tombe jamais en hiver sur la terre,

J'ai six mois pour le moins à me moquer des dieux,

Ensuite je ferai ma paix avec les Cieux.

TERENTIUS : Ces dieux renverseront tout ce que tu proposes.

SEJANUS : Un peu d'encens brûlé rajuste bien des choses.

TERENTIUS : Qui les craint, ne craint rien.

SEJANUS : Ces enfants de l'effroi,

Ces beaux riens qu'on adore et sans savoir pourquoi,

Ces altérés du sang des bêtes qu'on assomme,

Ces dieux que l'homme a faits et qui n'ont point fait l'homme,

Des plus fermes États le fantasque soutien,

Va, va, Térentius, qui les craint, ne craint rien.

TERENTIUS : Mais, s'il n'en était point, cette machine ronde ... ?

SEJANUS : Oui, mais s'il en était, serais-je encore au monde ?²⁴

Il n'est pas étonnant que la pièce fût scandale, notamment pour ces propos. Il l'est davantage qu'une procédure ne se soit pas mise en place contre son auteur. Mais il faut reconnaître que la tragédie est d'une qualité fort inégale et fort peu compréhensible tant l'érudition y foisonne. Elle ne risquait donc pas de devenir un succès. En outre, le sieur de Bergerac a eu la décence de se faire blesser et de mourir peu après sa publication.

²⁴ Acte II, scène IV, v. 628-640.

Chez Cyrano, pas de doute, l'équivoque est levée, ou plutôt elle est explicitée dans ses deux interprétations. Il n'empêche que, chez l'un comme chez l'autre, la position athée est indubitable.

Un athéisme joyeux

Ces dangers et ces ruses obligatoires des athées de l'époque moderne devraient naturellement nous faire voir les penseurs athées sous un jour tragique. Leur destin l'était souvent. Pourtant, étrangement, leur athéisme a quelque chose de léger, de joyeux même.

Aujourd'hui encore, il n'est pas rare qu'on imagine l'athée anxieux, marqué par le vide de l'existence du fait qu'il contemple un univers privé d'un Dieu rassurant et protecteur, voûté sous le poids de sa conscience et de la responsabilité qui lui incombe de donner un sens à sa vie, voire à la vie. Et si on pense que les premiers athées modernes vivaient à une période où régnait encore l'Inquisition, autrement dit en un temps où une simple conception différente de Dieu pouvait mener au bûcher, on a du mal à ne pas les imaginer comme des êtres inquiets et aux aguets. Sans compter que l'athéisme est, à l'époque, considéré comme un crime de lèse-majesté, les rois étant placés par leur naissance sur le trône par Dieu, quand ils ne sont pas purement et simplement de droit divin.

Or, c'est tout le contraire que l'on rencontre à l'époque moderne. Malgré les risques réels encourus et la nécessité de se cacher, l'athéisme y est très majoritairement joyeux et ludique.

Un cas exemplaire est celui de Vanini, dans la mesure où, même la sentence de sa condamnation à mort ne lui fait nullement donner un ton tragique à son athéisme. En effet, lorsque le Parlement de la ville de Toulouse le condamne comme « athée et blasphémateur du nom de Dieu », Giulio Cesare Vanini s'exprime d'une manière étonnante, puisqu'il affirme : « Allons mourir gaiement en philosophe ! ». On est en 1619. Il n'a alors que trente-quatre ans.

On s'attendrait plutôt à ce qu'il se morfonde et se désespère. Loin de là. Ce jeune philosophe réagit à l'annonce de la sentence pourtant cruelle – il est condamné à avoir la langue coupée, à être pendu, puis que son corps soit brûlé sur le bûcher et que ses cendres soient dispersées au vent, afin qu'il ne reste plus rien de lui – avec des paroles joyeuses.

Certes, les jeux étaient joués et rien n'aurait pu lui permettre d'échapper à son destin, ce qu'il savait pertinemment. Mais son détachement et l'acceptation de son destin ont de quoi surprendre, d'autant qu'il ne fait aucun doute qu'il ne croyait nullement à l'existence d'un paradis, qu'il irait rejoindre. Le fait qu'il ait été carmélite n'y change rien, ses dernières paroles sont on ne peut plus claires. Avant de subir la sentence, il est amené devant le parvis de basilique Saint-

Étienne. On le fait mettre à genoux et tenir une chandelle et on lui ordonne de faire amende honorable. Il s'y refuse. On l'y presse. Il déclare alors : « Il n'existe ni Dieu ni diable, car s'il existait un Dieu, je lui demanderais de lancer la foudre sur l'injuste et inique Parlement ; s'il existait un diable, je lui demanderais de l'engloutir sous la terre ; mais puisque ni l'un ni l'autre n'existe, je ne ferai rien. »²⁵

Vanini n'est pas une exception. À l'époque moderne, ce sont les croyants qui vivent dans la peur et l'angoisse, alors que les athées sont souvent allègres et légers.²⁶ Peut-être, en cherchant bien, trouverait-on à l'époque moderne des athées angoissés devant le vide laissé par un univers sans Dieu. Mais c'est loin d'être la règle et, malgré les risques réels que les athées encourent alors, ils présentent souvent leur athéisme comme de l'ordre de la galéjade. Cela n'est évidemment pas parce qu'ils ne prennent pas leur athéisme au sérieux, puisque, sachant le danger mortel qu'ils courent de par cette simple conception, ils seraient fous s'ils risquaient leur vie ou leur liberté pour affirmer une position à laquelle ils ne souscrivent nullement.

Quelles sont alors les raisons pour lesquelles leur athéisme s'exprime de cette manière légère et ludique ? Un premier élément vient sans doute du fait que la croyance est à l'époque une obligation, de sorte qu'être athée apparaît immédiatement comme une libération. Un autre élément vient probablement de l'insistance de la religion sur la peur des enfers. La religion ne guide pas seulement les âmes par la récompense du paradis, mais aussi par la crainte de l'enfer. À nouveau, s'en détacher permet de sortir de l'effroi qu'elle instaure.

Finalement, la question pertinente n'est peut-être pas de déterminer pourquoi avant l'athéisme était joyeux et ludique, mais pourquoi aujourd'hui, il apparaît souvent de manière tragique. Comme si le fait d'être délogé du sens de la vie imposé par la religion nous mettait face à une absurdité pénible et angoissante où, tel Sisyphe, il nous faudrait sans cesse travailler à donner péniblement un sens à la vie.

²⁵ DIS/SIMULATIONS, 52

²⁶ Pour une analyse de cette question, je renvoie à mon article « Quand l'athéisme devient jeu » dans *Sens-Dessous*, n° 22, septembre 2018, pp. 41-49.